

(Ri)leggere i viaggiatori in Oriente: formare le identità e costruire la nazione nell'Italia post-unitaria

(Re)lire les voyageurs en Orient : former les identités et construire la nation en Italie après l'unification

(Re)reading travellers to the East: shaping identities and building the nation in post-unification Italy

convegno internazionale • colloque international • international conference

20-21 / 05 / 2021

**abstracts degli interventi
résumés des communications
book of abstracts**



UNIVERSITÀ
DEGLI STUDI
FIRENZE
SAGAS
DIPARTIMENTO DI STORIA,
ARCHEOLOGIA, GEOGRAFIA
ARTE E SPETTACOLO

UNIVERSITÉ
FRANCO
ITALIENNE

UNIVERSITÀ
ITALO
FRANCESE



Goitana, Ascari and Madame: Tropes of Interracial Relations in Italian Colonial Writings

Fabrizio De Donno (Royal Holloway, University of London)

This paper considers a number of Italian writings of various genres dealing with the depiction of interracial relations between Italians and East Africans (i.e. Eritreans and Somali) in the period spanning between fascist colonialism and the Italian protectorate of Somalia. It focuses in particular on three texts – Indro Montanelli's diary of war XX Battaglione Eritreo (1936), Augusta Perricone Violà's travel writing *Ricordi Somali* (1935) and Enrico Emanuelli's novel *Settimana nera* (1961) – as revealing examples of identity politics in the narration of interracial relations in Italian colonial discourse. I deal with three major tropes in these texts: the Goitana, or the 'godly' Italian officer (occasionally described in conjunction with their 'modernist' Italian wives), the Ascaro, or the 'faithful' African soldier of the Italian colonial army, and the madama, or the 'temporary' African wife of Italian colonists.

While the paper focuses on some crucial moments of the Italian presence in East Africa – from colonial life at the time of the occupation of Ethiopia to the Somali protectorate and decolonization – it aims to discuss how these tropes were used to depict interracial relations across temporal, political, gender and sexual perspectives, as well as genres and modes of narration, in the attempt to explore and dramatize Italian colonial identity for a very keen Italian readership at home.

Décrire l'Éthiopie. Les voyageurs "italiens" et la construction des savoirs sur l'Afrique orientale dans la longue durée (XV-XIX siècles)

Olivia Adankpo-Labadie (Université Grenoble Alpes)

L'histoire des relations entre l'Éthiopie et l'Italie s'inscrit dans la longue durée. Dès la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance, les autorités pontificales cherchent à établir des contacts avec le royaume du Prêtre Jean. Le Prêtre Jean, identifié au roi éthiopien, devient alors l'allié idéal contre les musulmans dans un espace méditerranéen où se joue l'affrontement entre la chrétienté et le sultanat mamelouk puis l'Empire ottoman. Depuis le XV^e siècle, des pèlerins éthiopiens, des moines, des diacres, des prêtres mais aussi de simples laïcs sont présents à Rome. Leur implantation progressive dans la capitale pontificale a de très nombreuses conséquences, religieuses, politiques, sociales et culturelles. La présence pérenne d'une communauté de pèlerins éthiopiens à Rome, dans l'hospice de Santo Stefano dei Mori, qui est favorablement accueillie par les autorités pontificales conduit à des échanges de savoirs entre lettrés éthiopiens et humanistes européens. En parallèle, on observe à la fin du XV^e siècle les premières mentions de voyageurs provenant de la péninsule italienne dans la Corne de l'Afrique : Fra Giovanni de Calabre, Niccolò Brancaleone, Andrea Corsali et nombre de jésuites.

Si le parcours de certains d'entre eux demeure méconnu, ces voyageurs, qu'ils soient aventuriers, peintres ou religieux, ont transmis des informations précieuses sur la géographie, l'histoire, la religion et les institutions du royaume chrétien d'Éthiopie. Ils ont suscité un intérêt particulier pour l'Éthiopie dans l'Italie moderne et ont contribué notamment au développement des études linguistiques sur la Corne de l'Afrique.

Au moment de l'unification italienne, le regard porté sur l'Éthiopie change progressivement. Si dès 1872 le roi Vittorio Emmanuele II noue des relations diplomatiques, avec Menilek, alors roi du Šawā, les sociétés savantes (*Società Geografica Italiana*), les missions catholiques associées à certaines entreprises de transport du nord de l'Italie perçoivent les opportunités d'une implantation pérenne dans la Corne de l'Afrique. Ces différents acteurs, explorateurs, missionnaires industriels, forment ainsi dans les années 1870 un véritable projet d'annexion coloniale autour des côtes de la

mer Rouge dans le contexte du conflit égypto-éthiopien. Suite au traité de Weçalē conclu en mai 1889, le souverain Menilek reconnaît la souveraineté de l'Italie sur les possessions de la mer Rouge : c'est la fondation de la colonie d'Érythrée. L'organisation de la nouvelle colonie entraîne l'arrivée de militaires, de marchands et de fonctionnaires chargés d'encadrer, de développer et d'administrer la colonie.

Parmi ceux-ci, Carlo Conti Rossini, issu de la bourgeoisie piémontaise, ancien élève de l'éminent philologue orientaliste Ignazio Guidi, devient administrateur à Asmara, la capitale de l'Érythrée entre 1899 et 1903. Durant cette période, il multiplie les voyages, les entretiens, les achats et les copies de manuscrits en diverses langues éthiopiennes. Cela lui permet d'acquérir une vaste documentation orale et écrite sur l'archéologie, l'histoire, la linguistique et la société de l'Éthiopie depuis le Moyen Âge. L'administrateur et savant s'est aussi appuyé sur les récits des voyageurs des XVI^e et XVII^e pour ses études. Carlo Conti Rossini a publié ses récits de voyages, notamment *Al Ràgali*, ainsi que de très nombreux travaux portant à la fois sur l'édition et la traduction de manuscrits hagiographiques et historiques, la civilisation éthiopienne médiévale, moderne et contemporaine, notamment *Note per la storia letteraria abissina* (1900), *Studi su popolazioni dell'Etiochia* (1910-13) et *Canti popolari tigrini* (1903-1906). Carlo Conti Rossini est ainsi considéré comme l'un des plus importants éthiopiens du XX^e siècle.

Dans cette communication, il s'agira de réfléchir à la construction de savoirs sur l'Éthiopie par les voyageurs issus de la péninsule italienne dans la longue durée en montrant comment la politique d'expansion de la jeune nation italienne à la fin du XIX^e siècle a accéléré le processus de collecte d'informations, écrite et orales, et d'objets concernant cette puissance de la Corne de l'Afrique.

Marco Polo's myth and Sino-Italian relations in the interwar period **Laura De Giorgi (Università "Ca' Foscari" Venezia)**

Marco Polo's "Le Devisement du Monde" (Il Milione) is one of the most iconic travel books in European cultural history, and it has deeply affected Western imagination of and approach to the East since the late Middle Ages. The text has been the object of several re-readings through centuries, inspiring a long tradition of academic studies, but also it has also echoed travelogues and literature at popular level.

Taking a historical perspective, this paper aims at exploring the readings of Marco Polo and his travels in the context of Italian discourse about China in the first half of the Twentieth Century and especially in the Fascist period.

Since the late 1920s, as a reflection of Italian foreign policy's new orientations especially with regards to extra-European peoples, Fascist approach to China was characterized by the attempt to promote Italian culture and to strengthen economic exchanges, though actual capabilities and outcomes did not always meet the expectations. At a discursive level, consistently with the nationalistic claim of Italians as a "people of saints, poets and sailors" (as in Mussolini's words in 1935), this policy was matched by a representation of Marco Polo's travel to China as a paradigmatic example of "Italianness" in dealing with the Orient. Actually, the notion of the "Italianness" in this context was defined as an attitude basically different from the colonialist one attributed to Western Powers with regards to the Chinese people. It was supposed to be based on a primacy on cultural knowledge, cooperation and trade and not on the will to conquer or to exploit.

Analyzing the images and representations of Marco Polo in Italian travel literature and in the Press coverage of China and Sino-Italian relations through this lens, the paper will see how the myth of the Venetian merchant was constructed and employed as a specific cultural resource to define Italian national identity and her civilizing mission in the East. At the same time, the paper will attempt to understand how this Italian discursive strategy rooted in the celebration of Polo's legacies was received in China and if the construction of Marco Polo as a champion of Sino-

European relations may have had parallels in Chinese discourse on Italian cultural identity.

Lodovico Nocentini: a rereader of modern Italian travellers to China
Aglaia De Angeli (Queen's University Belfast)

Curiously enough, one cannot read a book; one can only reread it. A good reader, a major reader, and active and creative reader is a rereader.

— Vladimir Nabokov, *Lectures on Literature* (1980)

Nel 1882 Lodovico Nocentini pubblica con Le Monnier il suo primo libro storico intitolato Matteo Ricci. Il primo sinologo. Al Padre gesuita, che dopo Marco Polo aveva fatto della Cina la sua missione, Nocentini dedica una biografia con l'intento di farlo riscoprire in Italia spiegando di quale importanza fosse il profilo di Ricci non solo come missionario, bensì come lo studioso che gettò le basi per i rapporti culturali tra Occidente ed Oriente. Nocentini afferma di volerlo far riscoprire ai suoi giorni, con una biografia che è la prima di una serie, che non ha conosciuto interruzione fino ai giorni nostri, scritta da diversi autori in varie lingue dall'italiano al francese, tedesco, inglese, cinese ed altre ancora. Essa ha fornito anche lo spunto per altre opere sul contributo dei gesuiti in Cina, e per la ristampa di lavori compilati dai Gesuiti a partire da Matteo Ricci stesso a Martino Martini, Ferdinand Verbiest ed altri ancora.

Rileggere Nocentini a 150 anni dalla stesura del libro significa compiere due letture, una filologica e l'altra storica, che ci permettono di contestualizzare lo scritto e l'autore, così come la relazione tra autore e soggetto di studio, che si presta ad una lettura in chiave critica. Innanzitutto, la rilettura integrale del testo ci consegna una figura a tutto tondo di Matteo Ricci, il Padre gesuita inviato nelle Indie Orientali (1577) e poi in Cina (1582) dove da lì iniziò la sua opera di divulgazione della cultura occidentale e di studio della civiltà orientale. Così a tre secoli esatti dall'arrivo di Matteo Ricci sulle coste meridionali della Cina, Nocentini si dedica a farne una biografia completa, una rilettura storica approfondita e una critica contemporanea al fine di spronare l'Italia a riconquistare il merito che le si deve per il contributo dato nello stabilire il dialogo tra Occidente ed 'Estremo Oriente' (oggi giorno chiamato Asia orientale).

Nocentini, che nella vita sarà un prolifico autore, è pure un affermato accademico ed orientalista con un trascorso nella diplomazia. Nato a Firenze nel 1849, studia all'Istituto di Studi Superiori Lingue dell'Estremo Oriente, dove ottiene l'abilitazione nel 1879. Dopo una breve permanenza a Shanghai come interprete di III categoria alla Legazione italiana (1883- 1888) ritorna in Italia dove svolgerà la docenza nel Regio Istituto Orientale a Napoli, e a partire dal 1890 ne assume anche il ruolo di direttore fino al suo ultimo incarico come professore di lingue e letterature dell'Estremo Oriente presso la Regia Università di Roma, città dove morirà nel 1910.

In considerazione della formazione e dell'esperienza quale accademico e diplomatico, Nocentini propone una rilettura in chiave storica ma al contempo di pieno valore anche su quello filologico. Nella rilettura filologica di Nocentini non solo ritroviamo il profilo di Matteo Ricci correttamente collocato nel suo periodo storico, ma ci ritroviamo noi stessi a fare una rilettura storica in chiave critica secondo la visione di Derrida (*Grammatologie*, 1967). Derrida afferma che la rilettura corrisponde ad una ricerca del significato, che si compie eseguendo le seguenti azioni: ricercare le informazioni e i dati mancanti, interpretare e rappresentare il passato storico, citarne le fonti, per poi trarne ispirazione e scrivere. E così Nocentini ricerca il profilo storico di Matteo Ricci per

presentarne un quadro completo, interpreta i suoi testi e quelli coevi, scrive un testo storico che narra l'esperienza di Matteo Ricci nella Cina dei Ming, cita le fonti storiche come i testi dello stesso Ricci, ma anche del padre Baldinotti che ne compila una biografia nel XVII secolo, e infine ne trae ispirazione per presentare una critica alla politica coloniale italiana nel periodo della Sinistra storica.

Quest'ultimo punto si presta anche alla visione di Roland Barthes, per il quale la rilettura assume la funzione di decodificare (S/Z, 1970). Infatti, Nocentini presenta il ruolo di Matteo Ricci, al suo operato e retaggio come una chiave per una rilettura della politica coloniale italiana in chiave critica, quindi il lettore è chiamato a decodificare contestualizzando l'operato del Ricci nel contesto storico del Nocentini. Punti sui quali Nocentini non pare essere particolarmente ottimista. Infatti, la nota conclusiva dell'autore afferma, e cito: "L'Italia, che dovrebbe far suo vanto noverar fra le sue glorie il nome di Matteo Ricci e trarre oggi più che mai dalla memoria dei suoi Grandi forza e coraggio a riconquistare nel mondo il posto che le spetta, come ha onorato questo suo figlio? Il suo nome è quasi sconosciuto, i suoi commentari furono dati in luce sotto il nome di un altro, le sue lettere sono o perdute o confuse con altre, e le sue traduzioni, nessuno sa dove sieno!" (p.59).

Principe rinascimentale e padre della patria: l'emiro Fakhr al-Din II tra storia e fascismo nell'opera di Paolo Carali (1936)

Daide Trentacoste (Università di Teramo/Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3)

Il 1936 vide lo scoppio della grande rivolta araba in Palestina, incoraggiata dal Gran Mufti di Gerusalemme Muḥammad Amīn al-Ḥusaynī e finanziata in parte dall'Italia fascista, oltre che dalla Germania nazionalsocialista. Lo stesso anno vide la luce un'opera sulla vita dell'emiro libanese Fakhr al-Dīn Ma'an (1573-1635) redatta, come specificato nell'introduzione dall'autore Paolo Carali, grazie al vivo interesse del governo italiano e stampata a spese della Reale Accademia d'Italia. Tale introduzione riporta la data del 13 aprile 1935, ossia tre secoli esatti dopo l'esecuzione del suddetto emiro a Costantinopoli da parte del sultano ottomano Murad IV (13 aprile 1635).

Com'è chiaro non si tratta certo di coincidenze e non bisogna tuttavia sottovalutare l'importanza di queste date: infatti sia la sovrapposizione delle date della morte di Fakhr al-Dīn e dell'introduzione del libro di Carali sia il fatto che questo libro venisse pubblicato lo stesso anno in cui scoppiava una rivolta araba contro un dominio straniero aveva un valore sia celebrativo che politico. Celebrativo perché il libro commemorava la figura dell'emiro libanese, politico perché l'Italia fascista si ergeva in un certo modo a protettrice dei popoli musulmani vessati dalle potenze imperialiste di Francia e Inghilterra e ne appoggiava la ricerca della libertà. Tutto questo aveva una certa assonanza con quello che era accaduto tre secoli prima, quando nel primo decennio del Seicento il granducato di Toscana appoggiò le rivolte di vari principi arabi nell'area siriano-libanese contro il dominio ottomano, fra i quali figurava appunto anche Fakhr al-Din.

Questo contributo intende approfondire la figura dell'emiro libanese ribellatosi all'Ottomano, la sua riscoperta e il suo utilizzo durante il fascismo per costruire la narrazione di un'Italia proiettata verso il Levante, amica dell'Islam e con una mission civilisatrice. Il "Faccardino" non era italiano e non viaggiò in Oriente, ma da lì, viaggiatore suo malgrado, si diresse a Ovest dove fu ospite della corte dei Medici, patroni del Rinascimento, dei quali cercò la protezione e l'alleanza e da dove poi, qualche anno dopo, ritornò nel suo stato, dando un forte impulso alla sua "modernizzazione", la quale fu possibile solo dopo aver conosciuto e subito l'influsso positivo della civiltà rinascimentale italiana e fiorentina. The Renaissance Emir, com'è stato a volte definito nella storiografia anglosassone, amico dell'Italia e prototipo del principe rinascimentale (italiano) in Levante.

Le molte identità dei viaggiatori italiani in Iran e Asia Centrale tra XIX e XX secolo

Emanuele Giusti (Università di Firenze / PSL-ENS)

La storiografia della seconda metà del Novecento ha utilizzato le vicende di viaggiatori come Odorico da Pordenone, Giovanni da Pian del Carpine, Giosafat Barbaro, Pietro Della Valle e Francesco Giovanni Gemelli Careri per ricostruire e discutere alcuni passaggi delle relazioni politiche e culturali tra l'Europa e l'Iran nelle loro diverse manifestazioni politiche e statali tra i secoli XIV e XVIII.

Negli anni Sessanta e Settanta del Novecento, tuttavia, le esperienze di simili viaggiatori furono anche utilizzate, in contesti per lo più cerimoniali e divulgativi, per proiettare nel passato le relazioni diplomatiche, commerciali e culturali tra i due paesi, che stavano allora vivendo una stagione particolarmente felice. I “viaggiatori italiani in Iran” si materializzavano, ad esempio, nelle pubblicazioni dell'Ufficio culturale dell'Ambasciata imperiale dell'Iran in Italia, in articoli firmati da eminenti studiosi sia italiani che iraniani. Tale tradizione era probabilmente recente, non superando di molto, cioè, l'avvio di stretta collaborazione militare (in particolare nell'ambito della marina) tra i due Paesi negli anni Venti del Novecento. A quest'altezza, i “viaggiatori italiani in Iran” venivano ancora integrati anche in altre tradizioni storiografiche preesistenti (viaggiatori missionari, viaggiatori veneti, etc.) che avevano in effetti caratterizzato i decenni intorno all'Unità d'Italia.

Durante questo periodo, infatti, erano comparsi numerosi studi dedicati a tali viaggiatori, talora di notevole valore scientifico e corredati dall'edizione (parziale o integrale) della rispettiva letteratura odepórica. Tali studi rispondevano a diverse esigenze. La monografia di Ignazio Ciampi su Pietro Della Valle (1880), sviluppata a partire da alcuni articoli comparsi su Nuova Antologia, si presentava come studio biografico di un eclettico patrizio romano, mentre l'edizione dei suoi Viaggi stampata a Torino nel 1843 a spese del bibliofilo Gancia mirava a riportarne alla luce la qualità letteraria. Gli studi di Marcellino da Civezza e Teofilo Domenichelli su Odorico da Pordenone e Giovanni da Pian del Carpine rientravano nel quadro della Storia universale delle missioni francescane ma anche, nel caso di Odorico, in processi di costruzione dell'identità urbana locale. In altre parole, questi studi non miravano a integrare i viaggiatori in una storia dei “viaggiatori italiani” né tantomeno dei “viaggiatori italiani in Iran”. È invece Pietro Amat di San Filippo a tracciare i lineamenti di una storia unitaria dei viaggiatori “italiani” nell'introduzione alla seconda edizione della Biografia dei viaggiatori italiani, pubblicata a spese della Società Geografica Italiana in occasione del Terzo Congresso Geografico Internazionale (Venezia 1881). Tra i viaggiatori “italiani” che, a partire dal IX secolo, avevano partecipato quasi sempre da protagonisti alla storia dell'espansione europea in Asia come in Africa e nelle Americhe, c'erano anche i viaggiatori che si erano recati in Iran e in Asia centrale. Questo elemento, tuttavia, non assumeva un ruolo caratterizzante, e neppure i contatti diplomatici e culturali dei primi decenni dell'Unità – come la missione diplomatica del 1862 o la monumentale traduzione dello Shah-nameh di Italo Pizzi (1886-1888) – sembrano aver contribuito a creare, nel breve termine, una tradizione sui “viaggiatori italiani in Iran”.

In questo senso, tali viaggiatori vengono senz'altro assorbiti in una narrazione nazionale all'indomani dell'Unità. Al suo interno, tuttavia, essi continuano a prestarsi a diversi usi, che non sempre coincidono con l'illustrazione delle relazioni tra l'Italia e l'Iran, a riprova sia di una fragilità intrinseca di tali relazioni, sia del carattere molteplice e frammentario di ogni possibile identità italiana.

Sfoderare la katana. Riscoperta e riutilizzo dei primi contatti euro-

giapponesi di età moderna nell'Italia post-unitaria e liberale (1873-1905)

Alessandro Tripepi (Università di Milano)

Nel marzo del 1585, in una Penisola in pieno fermento controriformistico, giunse una delegazione di quattro giovani principi giapponesi accompagnati da uno stuolo di gesuiti per rendere omaggio e obbedienza a Sua Santità. A solo trent'anni di distanza, nel 1615, una seconda ambasceria, questa volta pilotata dal frate francescano Luis Sotelo, in diretta competizione con le operazioni gesuitiche, tornò sulle sponde del Tevere a baciare i piedi al Pontefice.

Questi due eventi così singolari rimasero a lungo un unicum all'interno dei rapporti tra Europa e Giappone. Forse a causa della sempre più infelice situazione del cristianesimo in quelle terre e del progressivo allontanamento degli europei dall'Arcipelago, le due ambascerie vennero nei secoli dimenticate.

Fu solo in epoche molto più recenti che esse tornarono a suscitare interesse, veicolando le attenzioni di quella parte dell'opinione pubblica interessata a ravvisare in tali antichi contatti l'origine dei rapporti tra Tokyo e Roma su cui si stava allora riaccendendo la luce.

Quando si pensa ai legami che, nel corso dell'epoca contemporanea, intrattennero tra loro Italia e Giappone, l'attenzione non può che correre alla vicinanza politico-ideologica che legò i regimi dei due paesi a partire dagli anni '30 del XX secolo fino al tragico epilogo bellico rappresentato dal secondo conflitto mondiale.

Numerose e ben documentate furono, nel corso degli anni '20 e '30 del XX secolo, le occasioni d'incontro e dialogo tra i due partner posti agli estremi del continente euro-asiatico. Delegazioni e singole personalità illustri viaggiarono in entrambe le direzioni tra Roma e Tokyo, contribuendo così a consolidare l'alleanza e l'amicizia tra due paesi. La relazione prodotta nel corso di uno di questi viaggi, quello compiuto da una delegazione del P. N. F. a Tokyo nel 1938, consente di osservare più approfonditamente la cornice propagandistica entro cui tali incontri istituzionali si svolgevano: colpisce soprattutto l'attenzione della stampa giapponese nel ricostruire i precedenti di un rapporto di amicizia e vicinanza fatto risalire fino al XVI secolo. È tuttavia con questa unica e circoscritta affermazione, ricondotta a un paio di righe contenute in un'informativa fiume di diverse decine di pagine, che vengono ricordati i due viaggi compiuti in Europa da parte delle delegazioni giunte dal Giappone tra la fine del XVI e l'inizio del XVII secolo.

Sarà allora a un'epoca appena risalente che andrà rivolta l'attenzione. Si potrà così comprendere come tali ambascerie di Età Moderna catalizzarono l'interesse di intellettuali, politici e organi di stampa verso gli avvenimenti loro contemporanei: ciò avvenne a più riprese, nell'ultimo quarto del XIX secolo e nel primo decennio del successivo.

Quando nel 1854 il Giappone fu costretto a riaprirsi al mondo occidentale a causa delle pressioni operate dal commodoro statunitense Perry, il ricordo di quei primi contatti distanti ormai due secoli e mezzo era sopito e quasi dimenticato. Recuperare il tempo perduto fu compito di una generazione di intellettuali, giornalisti, imprenditori e diplomatici che tra il 1873 e il 1905 - nello spazio di un solo trentennio - seppero colmare un vuoto che aveva portato l'Arcipelago e la Penisola a dimenticarsi per quasi duecento cinquant'anni.

Fu proprio tra il 1873 e il 1876 che - complici, dapprima, l'arrivo di una nuova delegazione diplomatica inviata da Tokyo a discutere i termini dei trattati ineguali e, successivamente, l'inizio ufficiale delle relazioni diplomatiche permanenti tra i due stati - per la prima volta dopo oltre due secoli le ambascerie di Età moderna tornarono a ribaltarsi. Quando poi, all'inizio del secolo successivo, l'Arcipelago si trovò impegnato nel conflitto con l'Impero russo fu nuovamente l'occasione affinché la materia di Giappone riprendesse slancio. La malcelata simpatia di diversi ambienti politici, culturali e imprenditoriali del Regno verso il nuovo partner asiatico riportò l'attenzione ancora una volta sui primi contatti avvenuti tra la fine del XVI e l'inizio del XVII secolo.

Furono questi i decenni in cui comparvero, a più riprese, le prime opere di erudizione e raccolta documentaria sulle ambascerie di Età Moderna; nacque in questa temperie anche la prima opera di

critica storiografica, spalancando le porte a un fruttuoso dibattito metodologico in corso tutt'oggi circa le chiavi di lettura da attribuire alle due delegazioni giunte in Europa dal Giappone. Si può dunque senz'altro attribuire alla risonanza che i due viaggi ebbero in questi decenni - anche al di fuori degli ambienti accademici e letterari, trovando ampio spazio su quotidiani e periodici - la loro successiva fortuna: una fortuna derivata dal desiderio di conoscere le radici passate del dialogo con un mondo come quello giapponese che rappresentava allora la nuova frontiera degli interessi politici ed economici del neonato Regno italiano.

L'Oriente per tutti. Edizioni e traduzioni della letteratura di viaggio europea nella Milano del secondo Ottocento

Alessia Castagnino (Università di Firenze)

La seconda metà dell'Ottocento rappresenta uno dei periodi di maggiore espansione dell'editoria italiana, che vede l'affermarsi sul mercato librario nazionale – e, specialmente, milanese – di figure di nuovi e moderni editori, piuttosto solerti a pubblicare opere che potessero rappresentare un buon investimento in termini di vendite, ma, non di meno, attenti a selezionare contributi di «pubblica utilità pratica»¹, mirati ad educare e formare un pubblico socialmente e culturalmente eterogeneo di lettori in graduale ampliamento.

Come si evince sfogliando bibliografie e cataloghi delle principali case editrici attive in quel periodo, una significativa attenzione è riservata alla letteratura di viaggio: diari e memorie che descrivevano – spesso in modo avventuroso – contesti geografici europei ed extraeuropei intercettavano interessi e curiosità di diverse tipologie di lettori, che potevano dedicarsi ad una lettura di intrattenimento, ma anche acquisire nuove conoscenze storiche, geografiche, culturali e ricevere degli stimoli per ragionare sulla coeva situazione politica internazionale.

Partendo da queste considerazioni di carattere generale, nel presente contributo cercherò di sviluppare una riflessione sull'importanza attribuita a questo genere all'interno del panorama editoriale milanese postunitario, focalizzando l'attenzione sull'attività della casa editrice dei Fratelli Treves e proponendo, in particolare, un approfondimento sulle strategie adottate per confezionare e adattare al “grande pubblico” le loro edizioni e traduzioni di libri di viaggio dedicati all'Oriente.

Fondata nel 1861 dal giornalista di origine triestina Emilio Treves, la casa editrice si distingue fin da subito per «l'importanza raggiunta [...] dalle pubblicazioni di narrativa», «la vastità» della diffusione dei titoli che aveva in catalogo, le collaborazioni con giornalisti e scrittori di «grande notorietà»² e l'attenzione rivolta a varie fasce di pubblico – non solo colto – per le quali predispone pubblicazioni mirate. Già a partire dai primi anni di attività, il catalogo Treves viene arricchito sia da specifiche collane dedicate alle esplorazioni di territori di vari continenti (la celebre *Biblioteca di viaggi*), sia da periodici accuratamente illustrati, come «Il Giro del mondo» (nato del 1864 e dal 1871 denominato «Giornale popolare di viaggi»). Oltre a produzioni composte in lingua italiana e pubblicate per la prima volta nel XIX secolo, le raccolte librerie e i giornali dei fratelli Treves ospitano anche traduzioni e riedizioni di opere odeporeiche date alle stampe in altri contesti europei nel corso dell'età moderna, comprese quelle dedicate all'Oriente.

L'obiettivo principale della comunicazione sarà, dunque, quello di esplorare nel dettaglio questo specifico settore della produzione di Treves, cercando di riflettere su quanto tale attività fosse mirata, da un lato, a promuovere una specifica conoscenza storica, geografica e culturale dell'area balcanica e greca tra un numero potenzialmente ampio di lettori, e dall'altro a di stimolare una loro riflessione su un tema di stretta attualità, vale a dire la cosiddetta “Questione d'Oriente”. Una parte

¹ G. POMBA, *Atti del Comitato dell'Inchiesta industriale, parte orale, categoria 131, Stampa*, vol. V, Roma, Tipografia di Giovanni Polizzi e C., 1873, p. 11.

² A. CADIOLI, G. VIGINI, *Storia dell'editoria in Italia. Dall'Unità a oggi*, Milano, Editrice Bibliografica, 2018.

consistente dell'opinione pubblica italiana era, infatti, particolarmente attenta ai rapporti tra l'Italia e la penisola dei Balcani e, soprattutto, allo scenario diplomatico e alla situazione politica che, dalla metà degli anni Settanta, si era venuta a creare in seguito alle insurrezioni in Bosnia-Erzegovina, alle rivolte di Serbia e Montenegro contro l'Impero ottomano, e da ultimo, alla guerra russo-turca. Treves, infatti, non aveva tardato a mettere a disposizione del suo pubblico importanti contributi italiani ed europei di taglio storiografico, geografico e resoconti delle attività diplomatiche dei vari stati coinvolti nella questione (basti pensare alle opere di A. Brunialti o R. Bonghi³) e, allo stesso tempo, aveva predisposto cronache ricche di illustrazioni e di articoli dedicati ai singoli eventi bellici (come la *Guerra d'Oriente. Cronaca illustrata*, uscita in 129 fascicoli tra il 1876 e il 1878), ritagliandosi – non di rado – in molteplici luoghi peritestuali uno spazio puntuale di discussione e di ulteriore sollecitazione dei lettori.

Prendendo in esame una serie di edizioni e di traduzioni edita negli anni Settanta e Ottanta – come, ad esempio, le opere di C. Yriarte⁴, G. Perrot⁵ o le *Lettere dall'Oriente* di H.K.B. von Moltke, la cui versione italiana venne ristampata nel 1878 per porre rimedio al lavoro compiuto da altri traduttori e, in particolare, da quello francese, che aveva «mutolata l'opera con grande licenza» per «sfigurar[la]»⁶ – mi interrogherò su quanto e come prefazioni e note a piè di pagina venissero utilizzate dagli editori, dai curatori e dai traduttori quali strumenti per orientare il giudizio del pubblico, suggerendo nuove chiavi di lettura sulla questione, evidenziando o enfatizzando informazioni necessarie a favorire la comprensione del testo da parte di lettori con diversa formazione e conoscenze, e, per contro, correggendo o ridimensionando affermazioni originali degli autori.

“Rievocare certe nobili opere dei nostri maggiori”. Giuseppe Tucci,
Giovanni Gentile e l'IsMEO

Beatrice Falcucci (Università di Firenze)

Durante i primi decenni dell'Unità d'Italia figure come Amerigo Vespucci, Leonardo Da Vinci, Cristoforo Colombo, Matteo Ricci e Fra Mauro vennero rivendicate, addomesticate e inserite in una tradizione (fittizia) di grandi “italiani” che avevano viaggiato nel mondo effettuando “imprese” di esplorazione e importanti scoperte, senza però poi poterne cogliere i frutti; nelle parole dell'orientalista Angelo De Gubernatis (1875): «le Indie furono senza alcun dubbio, come l'America, rivelate all'Europa da soli italiani, condannati poi ad udire che il tal portoghese, il tal capitano spagnuolo aveva scoperto una nuova terra e occupatala nel nome del suo sovrano, e a impetrare smezzati per concessione di principi que' diritti i quali per lo innanzi liberamente e intieri avevano esercitato o con la navigazione o nei loro viaggi per terra».

Sui diritti sottratti all'Italia dalle altre potenze europee “invidiose”, e sugli sforzi insufficienti e poco convinti per darle il posto che essa meritava nel mondo da parte dei governi liberali, insistette, come è ben noto, il fascismo. Unitamente ai rimpianti “per le occasioni perdute” dei secoli passati, esso si propose di esaltare i protoitaliani (e, dunque, profascisti) che aprirono «nuovi spazi» e che avevano portato in alto il nome del popolo italiano e fornivano una giustificazione “storica” per il suo espansionismo. Persino missionari e religiosi vennero presentati come iniziatori dell'espansione

³ A. BRUNIALTI, *Gli eredi della Turchia: studi di geografia politica ed economica sulla questione d'Oriente*, Milano, Fratelli Treves, 1880 e R. BONGHI, *La crisi d'Oriente e il Congresso di Berlino*, Milano, Fratelli Treves, 1885).

⁴ C. YRIARTE, *La Bosnia e l'Erzegovina durante l'insurrezione: note di viaggio*, Milano, Fratelli Treves, 1876, ID., *Trieste e l'Istria con note*, Milano, Fratelli Treves, 1875 e ID., *Le rive dell'Adriatico e del Montenegro*, Milano, Treves, 1883.

⁵ G. PERROT, *Gli slavi meridionali: Bosnia, Erzegovina, Croazia, Slavonia, confini militari: ricordi di un viaggio [...]*. Con una carta geografica e 54 disegni dal vero di Teodoro Valerio, Milano, Fratelli Treves, 1875.

⁶ *Avvertenza*, in H.K.B. VON MOLTKE, *Lettere dall'Oriente*, Milano, Tipografia Treves, 1878.

italiana, coniugando alla ricerca dei “precursori” dell'impero anche un certo sforzo conciliatoristico. Il presente contributo si concentrerà soprattutto sulla presunta “italianità” dei viaggiatori in Oriente e sul tentativo di loro inserimento nella storia patria durante gli anni Trenta del Novecento. L'invasione dell'Etiopia e il progressivo isolamento in Europa fecero sì che l'Italia fascista si rivolgesse progressivamente ad “est” nella ricerca di alleanze (con il Giappone, il 1935 segnò l'avvio di rapporti commerciali con l'Impero di Mançuria) e relazioni (con l'India, ad esempio, in funzione anti-inglese).

Nel dicembre 1933 nacque l'Istituto per il Medio ed Estremo Oriente (IsMEO), fondato dal filosofo Giovanni Gentile (1875-1944) e l'orientalista e esploratore Giuseppe Tucci (1894- 1984), allo scopo di favorire i legami politici, economici e culturali dell'Italia fascista con l'Oriente. Non a caso, durante il discorso di inaugurazione dell'Istituto Gentile sottolineò l'eterna “funzione civilizzatrice” di Roma all'estero, esplicitata non solo nella sua espansione coloniale, ma anche attraverso il “viaggio di scoperta”, le relazioni commerciali e l'influenza culturale. Temi poi ripresi nel suo articolo del 1933 Oriente e Occidente pubblicato nel volume di Tucci del 1940 Forme dello spirito asiatico. Nel 1934 la casa editrice di Gentile, la Sansoni, inaugurava la collana “Lecture Orientali”.

Il mio contributo intende mettere a fuoco, attraverso l'indagine della corrispondenza tra Gentile e Tucci, conservata sia presso l'Archivio Giovanni Gentile che presso l'Archivio IsIAO, la costruzione dell'immaginario culturale e politico della figura del “viaggiatore italiano in Oriente”. Nel fare ciò analizzerò la produzione culturale dell'IsMEO, come la rivista “Asiatica”, edita dal 1936, e anche quella sviluppatasi in parallelo ad essa su riviste come “Oriente Moderno”, “Rivista delle Colonie”, “Annali dell'Africa Italiana”. Considererò infine la sopravvivenza di tale mito alla fine del fascismo e dell'impero coloniale italiano e il suo perpetrarsi nel tempo: nel volume del 1949 Italia e Oriente Tucci ribadiva che, nonostante la sconfitta nel conflitto mondiale, fosse necessario ricordare il ruolo di primo piano dei “grandi italiani” nelle esplorazioni e «nello svelare i misteri dell'Oriente». In tale occasione Tucci ricordava personaggi da lui considerati “italiani” come Augusto, Fra Giovanni dal Pian del Carpine, Marco Polo, Giovanni da Empoli, per giungere agli esploratori italiani contemporanei come il geografo Giotto Dainelli (1878-1968), il principe Luigi Amedeo di Savoia (1873-1933) e a sé stesso.

Stati di transitoria alterità. L'odeporica tardo ottocentesca come fonte storica della vacanza dell'identità nazionale

Federico Squarcini (Università “Ca’ Foscari” Venezia)

Quella del ‘viaggiatore’ è una figura con cui si è soliti rappresentare la condizione vacante di un singolo individuo, il quale, prendendo le mosse da un particolare luogo o stato, espone il proprio status domestico e familiare alle incognite derivanti dalla frequentazione dei luoghi stranieri ed estranei in cui si reca. Al seguito dei suoi transiti in terre, stati e ‘mondi’ estranei alla sua ordinarietà, infatti, il ‘viaggiatore’ vede mutare sia l'immagine che ha di sé, sia quella del luogo da cui è partito, il quale, al suo ritorno, gli apparirà diverso, non più lo stesso, tutt'altro che identico a prima. Il viaggio in luoghi transitori trasfigura il viaggiatore.

Questo è quanto accadde, ad esempio, a Francesco Giovanni Paolosanti Lucardesi (1559-1640), il quale, foriero al servizio dei Medici, intraprese per i loro uffici due missioni in India: al suo rientro nelle zone collinari attorno a Montepulciano, infatti, questi veniva identificato con l'appellativo di ‘indiano’ a fronte delle mutate foggie del suo vestire. La sua identità era ora quella di uno straniero in terra natia.

Sulla scorta di casi come questi, nel corso del tempo la figura del ‘viaggiatore’ è divenuta l'emblema dell'‘identità’ vacante, dell'individuo irrequieto o intraprendente che lascia le sponde sicure e certe del suo ‘mondo’. Assegnando al ‘viaggiatore’ l'esclusiva del profilo mutevole e

ambiguo di un errante senza patria, si è creduto di poter sgravare dalla stessa condizione transitoria e metamorfica tutte le ‘cose’ restanti. Mentre questi vagava ramingo, tutto il resto rimaneva stabile e ‘a posto’, riprova dell’agognato ‘principio di identità’.

A ben vedere, però, sono proprio le testimonianze dei ‘viaggiatori’ a mostrare che tutto ciò che li circonda è in continua alterazione, a partire dai luoghi stessi in cui questi si tratteneva incerto, sia che fossero quelli di partenza oppure quelli di arrivo. Tutt’altro che stabili e fissi, i territori in cui si muove il ‘viaggiatore’ non sono mai ‘identici’, poiché continuamente esposti ai mutamenti climatici, stagionali, economici e storicopolitici. Testimone del continuo mutamento –vuoi in patria vuoi all’estero–, il transitante vede mutare il suo profilo, dando così prova anche del fatto che i tratti identitari dei paesi e degli stati da cui parte e in cui arriva sono altrettanto transitori e mutanti.

Tant’è che le parole che questi dispone per darne notizia ad altri sono spesso temute e guardate con sospetto, poiché informano che le cose non sono affatto come pare: se osservato a partire dall’esperienza di transitorietà a cui è esposto il ‘viaggiatore’ quello dell’ ‘identità’ delle cose non è altro che un dato ipotetico, un ideale regolativo –ossia un dispositivo giuridico, uno status attribuito per decreto–, dal momento che esso è concretamente smentito sia dall’evidente ‘alterazione’ dei territori da questi lasciati o

raggiunti sia dal suo stesso continuo ‘alterarsi’.

In questo contributo, accostando le note del viaggio in India redatte da Paolo Mantegazza (1831-1910) tra il 1881 e il 1884 (dunque dopo solo vent’anni dall’unità nazionale), alle pagine del libro *L’India e l’Italia* che Giuseppe Tucci (1894-1984) dette alle stampe nel settembre del 1949 (dunque solo cinque anni dopo la fine della seconda guerra mondiale e a quattro anni dalla nascita, nel giugno del 1946, della Repubblica Italiana), intendo mostrare come anche i viaggi e l’attività ‘esplorativa’ di questi autori risentirono delle inquietudini culturali, delle instabilità identitarie e della transitorietà storico-politica proprie dei luoghi da cui si mossero e in cui si recarono.

Dall’intreccio delle loro parole traspare con forza la condizione incerta, transitoria e sfuggente in cui si svolse tanto il vissuto privato dei due autori quanto quello delle collettività residenti nei luoghi di cui entrambi scrivono, tutti parimenti assediati e afflitti dai dilemmi propri delle ‘identità in itinere’, in cui la neonata ‘identità italiana’ si accosta e si separa da una nascente ‘indianità’.

Alla ricerca dell’Italianità nel Dodecaneso. Riflessioni sull’arte, l’architettura e l’archeologia isolana (1912-1943)

Luca Orlandi (Özyeğin University Istanbul)

Il tema della ricerca d’identità di una nazione passa anche attraverso la riscoperta e la valorizzazione di quattordici piccole isole del Mediterraneo orientale. Nel maggio del 1912, a seguito della guerra Italo-turca per il controllo della Libia, l’Italia con un’azione militare volta a indebolire il nemico, annette come possedimento le isole del Dodecaneso nell’Egeo orientale, formalmente ancora sotto il dominio dell’Impero ottomano.

Per poco più di un ventennio le isole vedranno la presenza italiana nel Dodecaneso in un’ambigua posizione di invasori e colonizzatori. Dal 1912 al 1923 diversi governatori militari si susseguirono nell’amministrazione civica e pubblica delle isole, ma dopo l’ascesa del Fascismo in Italia nel 1922, l’atteggiamento politico verso i nuovi possedimenti iniziò a cambiare manifestando l’intenzione di rendere le isole più ‘italiane’ anche attraverso la riscoperta di radici storiche che ne giustificassero l’annessione, almeno da un punto di vista culturale.

L’ex ambasciatore Mario Lago ricoprì per tredici anni – dal 1923 al 1936, la carica di governatore delle isole del Dodecaneso con equilibrio, umanità e grande rispetto per le componenti etniche degli abitanti locali. Le cose cambiarono radicalmente negli anni successivi, quando il regime fascista autoritario volle dare alle colonie un’impronta più italiana. Dal 1936 al 1940 il governatore Cesare

Maria De Vecchi, conte di Val Cismon amministrò i possedimenti del Dodecaneso con eccessiva durezza, con un rispetto quasi ossessivo per il cerimoniale e l'ideologia fascista, mostrando pochissimo rispetto per i costumi, le tradizioni e i diritti delle comunità greca, turca ed ebraica che perfino sotto il dominio ottomano nei secoli precedenti furono sempre rispettati. Allo scoppio della seconda guerra mondiale nel 1939 un nuovo governatore sostituì De Vecchi fino al 1943, quando i nazisti tedeschi presero il controllo delle isole fino alla fine della guerra. Dopo il 1945 le isole finirono sotto l'occupazione militare britannica per due anni, prima della loro completa restituzione alla Grecia.

In quel periodo l'interesse maggiore per gli studiosi europei era rivolto all'età classica e alla riscoperta delle radici 'classiche' dei paesi occidentali, l'essenza dell'architettura, il mondo antico greco-romano e non per studiare l'arte locale e l'architettura. In nome quindi di una supposta passata 'italianità' dei possedimenti, non ben identificata ma riconducibile al periodo degli antichi cavalieri di Rodi, in tutte le isole del Dodecaneso e soprattutto nella città di Rodi fu portato avanti un programma architettonico di ricostruzioni, ricostruzioni e restauri basato sui resti storici e sugli scavi archeologici.

In questo contesto, molti furono gli architetti, ingegneri e progettisti, nonché archeologi e studiosi inviati dal Regno d'Italia per conoscere e studiare il passato delle isole e per pianificare, progettare e ridisegnare questi nuovi possedimenti italiani. La politica culturale portata avanti dagli italiani sul patrimonio archeologico e monumentale era già iniziata tra il 1912 e il 1913, subito dopo l'occupazione delle isole, e proseguì ininterrottamente durante l'epoca fascista fino all'occupazione tedesca del 1943. Gli investimenti furono principalmente indirizzati ad attività culturali che portarono alla costituzione della Missione Archeologica Italiana, alla realizzazione di grandi campagne di scavo e restauro, alla creazione di musei e siti archeologici, alla nascita della Soprintendenza di Rodi e dell'Istituto Storico Archeologico FERT.

In questo contesto, l'intervento sarà indirizzato a mettere in luce il pensiero e le voci dei protagonisti di quell'avventura 'isolana' mirate a ricreare e a ricongiungere il passato con la presenza italiana durante quegli anni. In questo senso, l'esempio di Rodi e delle altre isole del Dodecaneso si pone come un caso studio fondamentale nella ricerca di un'italianità perduta e ritrovata.